

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

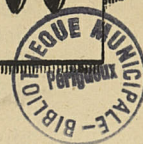
Un an. Six mois.
3' 1' 75

INSERTIONS :

Annonces... 75^c la ligne.
Réclames... 1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

42-801



Périgueux, le 6 Juin 1886.

TRIO DE DÉPUTÉS

(SONNETS).

I

*Le médecin GADAUD a su, la chose est sûre !
Soigner en même temps, avec un plein succès,
Ses malades nombreux et sa candidature.
Il nargue maintenant ses ennemis vexés.*

*Son étoile rayonne, et déjà l'on assure
Qu'au sommet du pouvoir ses regards sont fixés.
C'est un navigateur qui sans crainte mesure
L'ilot du ministère, aux écueils hérissés !*

*Il porte haut la tête, et son allure crâne.
Plait à l'opportunisme autant qu'aux radicaux,
Car très habilement il nage entre deux eaux.*

*Mais il est vulnérable et la source de Glane
Pourrait bien engloutir sa popularité,
Avant que dans le port il se soit abrité !*

II

*THEULIER, vrai gentleman tout rempli d'élégance,
Est chez les radicaux parfaitement coté
Pour avoir maintes fois, avec indépendance,
Contre l'opportunisme ouvertement voté.*

*La richesse, à coup sûr, étant une puissance,
Theulier, que de ses dons la Fortune a doté,
Sagement s'en contente et laisse de côté
Les rêves que Gadaud fait avec persistance.*

*FONBELLE a d'un apôtre et la barbe et l'allure,
Puis l'onctueuse voix, et tels l'on se figure
Les bibliques héros de l'ancien Testament.*

*En somme, il est très doux, malgré son aspect rude ;
Et comme, avant d'entrer au sein du Parlement,
Il fut notaire, on dit : C'est un homme d'étude !*

ZIG.

HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

LE ROMAN DE LILOTTE.

— C'est au tour de M. Lebreton. Il nous a promis une histoire réaliste, il faut qu'il s'exécute.

— Chose promise est chose due, mes chers amis, et je commence :

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève...

— Oh ! là, là ! il va encore une fois nous faire avaler la *Grève des Forgerons*, clama l'avocat Duronflard, un bavard, qui aurait pourtant bien des raisons pour laisser parler les autres.

— C'est tout simplement un vers en épigraphe, dis-je, et voici mon récit :

La vie devient de plus en plus dure pour les braves gens de la campagne. Le père Lilot pourrait en témoigner, lui qui, après avoir trimé quarante ans durant, se vit, un beau jour, réduit à la plus extrême misère, et il n'oubliera jamais que, certain hiver, il dut maintes fois recourir à la charité publique, pour donner quelque pâture à sa nichée, composée de trois mioches et de deux fillettes, dont l'aînée, Lilotte, — on l'appelait ainsi dans le village, — allait prendre ses quinze ans à la Chandeleur.

Après avoir servi comme garçon de ferme pendant de longues années, Jacques Lilot, qui avait su réaliser quelques économies, s'était marié avec la fille de ses derniers maîtres et, en mourant, ceux-ci lui avaient laissé une petite propriété, qui, les économies aidant, avait suffi longtemps aux besoins de la famille ; mais, avec la fin de l'épargne, les mauvais jours survinrent... et la marmitaille aussi. La gêne ne tarda pas à se faire sentir dans le jeune ménage... Le pauvre Jacques avait beau arroser de sa sueur les sillons de son champ, le champ ne produisait plus, et, comme il savait le fise impitoyable, notre homme fut obligé de vendre quelques lopins de terre pour payer le billet vert du percepteur !

Voyant qu'ils ne pouvaient se tirer d'affaire, les époux Lilot résolurent de se débarrasser de leur fille aînée, et, comme elle était petiotte et toujours malade, on se décida à la placer à la ville. Dans ce but, le père Lilot fit écrire à

un ancien ami, aubergiste à Périgueux, qui répondit le surlendemain : « Envoyez-moi la fillette, avec son extrait de naissance, et dites-lui qu'elle gagnera ici beaucoup d'argent... »

Alléchée par cette séduisante promesse, la mère s'empressa de faire un petit trousseau à Lilotte : elle réunit trois chemises et deux mouchoirs à une robe hors d'usage, y joignit un fichu, quatre paires de bas et enveloppa le tout dans un vieux jupon qui, d'après la bonne femme, pouvait encore préserver du froid. Les enfants pleurèrent en voyant partir la grande sœur, car, en sa qualité de première venue, elle les avait bercés tour à tour. Le père Lilot qui, par surcroît, était tombé malade et grelottait la fièvre au coin de la cheminée sans feu, avait lui aussi le cœur gros en se séparant de cette fillette de quinze ans, qui était douce et bonne et ne lui avait jamais procuré que des satisfactions ; mais le bonhomme se consolait presque en songeant qu'il aurait une bouche de moins à nourrir. La misère engendre parfois de ces égoïsmes monstrueux !

Quant à Lilotte, son léger trousseau sous le bras, elle avait pris à travers bois, pour gagner la grande route. Les cris et les larmes de ses chers petiotts lui avaient remué l'âme, presque autant que la morne tristesse de ses parents ; elle marchait néanmoins d'un pas assuré, en songeant qu'elle ne serait plus une charge pour les siens... qu'elle pourrait même bientôt leur venir en aide, et, pardonnez cette réminiscence :

L'enfant cheminait à travers les grands chênes.
Se tournant quelquefois, mais n'osant pas pleurer.

Un mois s'était à peine écoulé, qu'un voiturier frappait à la ferme. Il remit à la mère Lilot un paquet et une lettre. Le paquet contenait les hardes emportées par Lilotte et la lettre disait :

« Chers parents,

» Vous trouverez sous ce pli un billet de 100 fr. Je vous retourne, pour mes sœurs, des vêtements qui me sont inutiles ici, car mes maîtres m'ont fait nipper de la tête aux pieds.

» Je vous embrasse tous et je suis, pour la vie, votre fille qui vous aime.

» Louise LILOT. »

Avec les cent francs, on paya quelques dettes criardes, on emplit la huche et on fit provision de bois. Le père Lilot soigna ses fièvres et, sitôt sur pied, il manifesta le désir d'aller voir la petiotte, pour la prévenir que l'argent était épuisé. Notre homme partit un dimanche matin et arriva vers midi à Périgueux, où — soit dit en passant — il n'avait jamais mis les pieds. Son ami l'aubergiste, après quelques hésitations, le conduisit sur Tourny, dans une ruelle sombre, et le fit pénétrer, à sa suite, dans un beau salon orné de glaces et de meubles luxueux, qui éblouirent le paysan. Lilotte ne tarda pas à paraître : elle était vêtue d'une belle robe de soie bleue, coiffée à la chien, et son teint pâlot de jadis disparaissait sous une couche de fard, qui lui donnait un air de santé factice. La petiotte se jeta en pleurant au cou de son vieux père, que l'ébahissement rendait muet. Après s'être informée de la santé de sa mère, de ses frères et de sa sœur, Lilotte voulut connaître la situation pécuniaire des siens. « — Nous sommes sans le sou ! dit le rapace campagnard. » La fillette, tout émue, releva ses jupes, dénoua vivement sa jarretière et prit dans son bas plusieurs pièces d'or qu'elle tendit à son père. « — Tiens ! dit-elle ; mais va-t'en... Tu en auras d'autres avant peu ! »

En effet, le père Lilot reçut assez d'argent pour reconstituer son aisance perdue et, tout allait pour le mieux dans le ménage, lorsque, par un beau matin d'avril, le voiturier qui portait d'ordinaire les billets de 100 fr. remit à la famille une lettre bordée de noir et ainsi conçue :

« Cher ami,

» Ta fille était trop chétive pour le métier que je lui avais choisi : elle est morte hier, et je t'amène son corps pour que tu le fasses enterrer dans le cimetière de ton village. Sa maîtresse, qui veut être bonne jusqu'au bout, se charge de tous les frais. »

Ce billet funèbre — vous l'avez déjà deviné — était signé de l'ami de Lilot, de l'aubergiste périgourdin, qui arriva le lendemain, accompagnant un beau cercueil de chêne renfermant les restes de la petiotte. On l'avait presque oubliée dans la famille, et le seul souci des Lilot était maintenant de savoir si leur seconde fille pourrait prendre la place de la pauvre morte. Mais leur bon ami était bien trop préoccupé de l'enterrement pour répondre à leurs questions ! Il voulut lui-même faire enregistrer le décès et remettre l'extrait de naissance au maire de la commune, qui, sans y ajouter malice, cons-

tata qu'on avait gratté ce document et changé l'âge de la petite défunte.

Elle finit ainsi... Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit, au lever de l'aurore...
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclorre
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs,
Ce cercueil importun et le baignait de pleurs.
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'était que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

— Mais tout ce que vous racontez là, mon cher Lebreton, ne tient pas debout, interrompit tout à coup l'avocat Duronflard. Vous n'ignorez pas, en effet, que les maisons de la place Tourny, auxquelles vous venez de faire si discrètement allusion, sont placées sous la surveillance de la police, dont la mission consiste surtout à en interdire l'accès aux mineurs.

— Je n'ajouterai qu'un mot, messieurs mes amis. C'est que le fond de cette histoire m'a été fourni par le brigadier Dieuaide, et ceux qui douteraient de l'authenticité de mon récit n'ont qu'à se renseigner auprès de l'ancien brigadier de police périgourdin (1). Le fin matois m'en a conté bien d'autres, et je vous les répéterai peut-être un jour.

Paul LEBRETON.



Du lever au coucher du soleil, toutes les coquettes de la forêt venaient jeter un regard dans la jolie fontaine, posée comme une agrafe de saphir sur un manteau de mousse.

C'était une Hironnelle, voyageuse pressée, qui secouait dans l'onde transparente la poussière de sa robe ; c'était une Mésange, petite curieuse, qui se penchait pour voir si sa toque de velours était bien droite ; c'était une mignonne Fauvette, qui se drapait des heures entières dans son peignoir de satin gris ; c'était... mais il y en a tant de ces élégantes des salons aériens, qu'on ne peut toutes les nommer !

Un soir, une Tourterelle, trop timide pour se mirer au grand jour, vint se poser sur une grosse pierre, recouverte de pervenches, qui servait de tabouret à ces demoiselles. Deux ou trois fois elle tourna la tête pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'indiscret. Puis, elle procéda à sa toilette. D'abord, ce furent les petits pieds qu'on chaussa de bottines rouges ; puis, on se noua au cou un microscopique fichu noir, destiné à garantir une gorge délicate des atteintes de Zéphir. Puis, on lissa brin à brin les plumes du vêtement. On prit, sous l'aile gauche, une feuille de rose pour s'en frotter le bec et lui donner la teinte du corail. Il n'y eut pas jusqu'aux yeux qu'on entoura d'un cercle d'or, en trempant auparavant un ongle dans une corolle de lis.

— Pour qui tant d'appréts ? se demandait un Coucou, blotti derrière un arbre.

L'intrus, en redingote brune, était d'un sombre aspect. Il faut tout dire, il aimait la Colombe et avait peut-être un rival.

Un séduisant Ramier arriva bientôt : Gilet de satin blanc, habit à la française, Dieu qu'il avait de grâce ! On causa... de beaucoup de choses. Du printemps qui était revenu, des graines qui se faisaient rares, d'un joli nid qu'un gros Bouvreuil, rentier, venait de se bâtir. A ce mot de nid, la Tourterelle baissa les paupières et fit semblant de cueillir une pâquerette dans le gazon. Le Ramier se rapprocha :

— Je sais, dit-il d'un ton confidentiel, un architecte habile, qui, avec moins de dépense, ferait un nid plus beau.

— Vraiment, balbutia-t-elle en effeuillant la pâquerette du bout de sa bottine rouge.

— Je puis vous en dire le nom !

— Ah ! vraiment...

— Il se nomme... Mais, sommes-nous bien seuls ?

— Oui, oui.

— Je me sais un rival, cet affreux Coucou, qui vous aime...

— Et que je n'aime pas, murmura la Colombe.

— Il n'est pas ici, je l'espère ?

— Le nom de l'architecte ? demanda la mignonne intriguée.

(1) A l'époque de ses démêlés policiers, Dieuaide avait formé contre ses chefs un volumineux dossier, qui a passé sous les yeux de nombre de personnes, à Périgueux. Dans ce dossier, où se trouvaient des lettres autrement accablantes, pour certains personnages, que les *Révolutions* de M. Dufrene, Dieuaide expliquait grâce à quelles complicités des jeunes filles mineures avaient pu être introduites dans les maisons de tolérance.

— Cet indigne Coucou!... Ah! vous ne me trahirez pas?...
— Non... non!...

— Ecoutez!... Il s'appelle l'Amour!

La Tourterelle faillit briser son miroir en se laissant tomber dans la fontaine. Un cri lugubre avait retenti!... « Cou, cou! »

— Perfide! murmura le Ramier.

— Je suis perdue! s'écria la Colombe.

— Que nenni! riposta son galant en l'entraînant sous bois...

Quant au méchant jaloux, il répéta longtemps son triste cri, derrière tous les couples amoureux. Le dépit le dessécha et le tua. C'est peut-être à cause de cela que l'on dit : « Maigre comme un Coucou. » RACHILDE.

UN DRAME DANS UN VERRE DE VIN

Verser le vin bleu qui tache le verre!
Voici quinze jours que, de désespoir,
De froid et de faim est morte la mère;
La fille, à présent, va rôdant le soir.
Lui fait comme avant : Il boit, il oublie...
Verser! Le remords qui vient tôt ou tard
Au fond des flacons, sous la rouge lie,
Attendant son jour, guette le pochard...
Il eut hier soir le vin triste en diable
Et comme il allait en battant le mur
Vers son galetas sale et misérable,
Il crut voir, en un coin obscur,
La défunte, ombre vengeresse,
Se glisser, à travers la nuit,
Et le passé, plein de tristesse,
Se dressa vivant devant lui.
Alors, accroupi sur sa proie,
Le Remords ricana de joie.
Et quand l'aube vint,
Au numéro vingt,
En certaine rue
Bien connue
Le vent,
Soufflant
Par la chatière,
De la fenêtre à tabatière
Eut un corps pendu pour hochet mouvant.
Verser le vin bleu qui tache le verre!

Peintures en prose.

AU THÉÂTRE-CONCERT.

Ah! l'agréable soirée qu'on peut passer, à cette époque de l'année, au Jardin d'Été du *Grand Café de Paris*!

Le dimanche et les jours de fête, on y rencontre un auditoire un peu mêlé, généralement bruyant et aimant à souligner, par ses applaudissements, les refrains et les mots des chansonnettes; mais pénétrez dans le jardin un jour sur semaine, le jeudi soir, par exemple, et vous serez étonné de trouver là un public qui semble trié sur le volet. Les femmes surtout — les honnêtes femmes s'entend, car la direction a mis les autres à l'index! — raffolent des amusants spectacles du Théâtre-Concert. Tenez, hier soir, pendant que l'orchestre jetait au vent les notes d'une mazurka au rythme palpitant, je les regardais bien attentivement, nos Périgourdines, et j'éprouvais une jouissance raffinée et délicate à les *croquer*... en imagination.

Voici deux grandes jeunes personnes, aux profils fermes se détachant vigoureusement sur le fond noir et velouté de larges chapeaux hardiment campés en arrière et enveloppant les deux têtes comme dans une auréole : deux Van Dyck descendus de leurs cadres. Leur père, qui se plaît à les accompagner chaque dimanche à la musique, ne se fait pas de scrupule pour les conduire au Théâtre-Concert... et il a, ma foi, bien raison.

À côté, un Chaplin : une douce figure de jeune femme, à la bouche petite, aux chairs rosées, aux regards noyés, perdus dans un rêve qu'on aurait voulu partager avec elle. Des fleurs au chapeau, des fleurs au corsage de la robe aux nuances fugitives et changeantes, vrai symbole de la femme. Le vieux monsieur qui lui parle est, dit-on, son parent... Heureux parent!...

Partout des groupes où brillent des minois féminins, et d'où s'échappent des papotages exquis, des gazouillements délicieux.

De ci, de là, des couples. Là bas, dans un petit coin perdu dans l'ombre, une adorable tête blonde, jeune, fraîche, ronde, un nez fin, une bouche aux lèvres rutilantes, souriant fréquemment, comme pour montrer des dents superbes, et trois fossettes, aux joues et au menton. Et, avec cela, un air si parfait de bonne humeur et de santé! J'enviais celui qui l'ac-

compagnait! Cette petite tête si gaie, coiffée d'un chapeau noir presque microscopique, relevé d'une plume rose, surmontait un corps aux formes rebondies, et, sur les épaules, tombait comme un brouillard, tant elle était légère, fine et soyeuse, une chevelure d'un ton doux. C'était ravissant de jeunesse et de vie. Et lui, le malheureux, au lieu d'être gagné par cette gaieté éclatante, restait le visage sérieux. J'aurais parié qu'il lui avait fait une scène avant de sortir. Sans doute, parce que, en achevant de s'habiller, en tournant autour de lui dans la chambre, bien close et déjà obscure, elle avait fredonné, un peu haut, la chanson que toutes les femmes murmurent tout bas :

A toute la terre,
Faire les yeux doux!...

Ah! chère, c'est moi qui ne vous reprocherais pas d'être coquette! Au contraire, la coquetterie, chez la femme, c'est le piment de l'amour et le gage de sa longévité! C'est... Eh! mais, eh! mais, monsieur Fantazio, vous me paraissez en train de justifier un peu trop votre nom. Le soleil de juin vous monte à la tête, mon ami, et vous agirez prudemment en déposant la plume qui vous sert de pinceau.

FANTAZIO.

LA TROUVAILLE DE BONARDOT.

J'ai connu Bonardot adolescent, et j'ai pu m'édifier tout à mon aise au spectacle de ses précieuses vertus... Il n'était pas beau, par exemple, ah! mais non. Avec son grand nez, son front fuyant, ses cheveux ternes collés aux tempes, sa grande taille dégingandée, et, brochant sur le tout, l'air... tout chose qui le caractérisait, il rendait assez bien l'idée qu'on se fait d'un ignorant avant la prise de l'habit, quand il est encore vêtu de cette redingote de laquelle on dirait qu'on a pris mesure sur un confessionnal...

Les vertus de Bonardot consistaient en ceci : il était propre, rangé, tranquille, et, par-dessus tout, chaste comme un saint de bois. Cette chasteté le rendait si timide auprès des femmes qu'on peut dire qu'il en avait peur. Aussi arriva-t-il à sa 46^e année qu'il était encore célibataire. D'abord il s'était dit qu'il avait bien le temps de se marier, et il n'essaya pas de le faire, puis, quand il fut décidé, il était trop tard. On ne voulut pas de lui. Voyant qu'on ne faisait pas de cas des qualités dont il se sentait en possession, Bonardot s'en chercha d'autres, il n'avait pas l'embarras du choix; mais il finit par s'en trouver une que vous ne devineriez jamais... Il avait trouvé qu'il était... comment dirai-je ça? qu'il était encore... *rosière*... A ses yeux, c'était une qualité... que dis-je, une qualité!... C'était quelque chose comme une auréole!

— Jusqu'ici, se dit Bonardot, les femmes m'ont certainement mis au rang de ces libertins si communs à Périgueux, mais quand elles vont savoir...

Bonardot ne s'en disait pas davantage, mais ses réticences dissimulaient des montagnes d'espérances... Il fut abordé par un ami au sortir de chez lui. Cet ami lui dit :

— Tu ris tout seul, Bonardot, tu as quelque chose, il y a quelque chose là-dessous, tu n'es pas si gai d'habitude. Tu vas me conter ça, hein?

Bonardot était trop heureux pour n'être pas expansif. Il ouvrit entièrement son cœur. Il n'avait pas achevé de parler que son ami lui éclatait de rire au nez.

— Ah ça! vraiment, Bonardot, lui dit-il, il entre dans tes idées de faire savoir aux femmes que... Mais, Bonardot que tu es, tu n'y penses pas? Si tu tiens à leur faire passer un moment de bon temps, il n'y a pas de meilleure manière de t'y prendre. Et puis, est-il bien nécessaire de leur faire de pareilles confidences, Bonardot? Je ne le pense pas, et, pour ne te rien cacher, je te dirai même que j'ai peur que tes succès proviennent de ce qu'elles ont trop bien deviné ton cas... Les femmes, vois-tu, mon ami, aiment les hommes dégourdis, et tu ne l'es pas... Certainement, continua le conseiller de Bonardot, la continence est une belle vertu, et je suis le premier à lui rendre hommage; elle honore un homme à toutes les époques de la vie; on aime surtout à se l'imaginer unie aux grâces de la jeunesse... Mais elle va mal à certaines figures, Bonardot; avec la tienne, elle me produit un drôle d'effet... Crois-moi, mon ami, ton idée ne vaut rien, laisse-la de côté, c'est le meilleur conseil que je puisse te donner...

Or, ces sages avis agaçaient Bonardot, ne le convertissaient pas, et, quand son ami et lui se séparèrent, son idée lui souriait plus que jamais. Notre héros n'eut donc rien de plus pressé que d'oublier ce qu'on venait de lui dire et de chercher à mettre son plan à exécution; on le

connaît, son plan : il s'agissait de se présenter sous son *nouvel aspect* à une demoiselle à marier... Justement Bonardot avait depuis quelques mois une voisine de face qui lui plaisait singulièrement, peut-être bien par les contrastes, car autant il était simple et entortillé, autant elle était délurée et paraissait en savoir long... C'était son affaire; ce fut à elle qu'il résolut de jeter le mouchoir. Il lui écrivit la lettre suivante :

« Mademoiselle, je vous aime depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois. Je viens vous le dire aujourd'hui seulement, tant mon pauvre cœur timide redoutait de ne pas trouver dans le vôtre une réciprocité dont il serait si heureux! Je ne suis pas riche, mademoiselle, et ne puis vous promettre de déposer à vos pieds charmants des trésors que je ne possède pas. Mais j'ai à vous offrir quelque chose de mieux que des biens périssables : une âme pure, un corps immaculé... et l'innocence que j'ai jusqu'ici gardée. Méditez ceci, mademoiselle, je vous prie, et croyez que tout le monde ne pourrait pas en dire autant. »

BONARDOT.

Cette déclaration formelle de la candeur de ses mœurs, suivie de la remarque insidieuse que tout le monde ne pourrait pas en dire autant, lui sembla un chef-d'œuvre de conception, et il en attendit l'effet en pleine confiance.

Cette confiance ne devait pas être trompée. Dès le lendemain, il se mit à sa fenêtre, espérant trouver sa voisine à la sienne, et elle y parut bientôt, en effet, et lui envoya un gracieux salut. Bien plus : une heure après, il recevait une lettre de M^{lle} Georgina (la voisine se nommait ainsi) l'invitant à passer chez elle. Pour le coup, Bonardot faillit en perdre la tête.

Voici maintenant ce qui l'attendait. La veille au soir, après qu'elle avait eu reçu la déclaration de notre amoureux, la voisine, qui, au nombre de ses visiteurs, je peux dire de ses amis, comptait quelques commis (elle travaillait dans la confection), avait parlé de la lettre de Bonardot, en avait fait connaître l'étrange contenu; naturellement on avait ri, et finalement les jeunes gens avaient proposé de s'amuser aux dépens de Bonardot; on devait le couronner *rosier*. Ce fut un projet bientôt arrêté, et des mesures furent prises en conséquence; de là l'invitation qu'il recevait.

Quand Bonardot, bien endimanché, bien pomponné se présenta le lendemain chez la voisine, il fut reçu avec empressement. Puis Georgina lui demanda la permission de lui présenter quelques amies, et elle le mit aussitôt en face de trois commis déguisés en femmes. Bonardot était si ému et osait si peu les regarder qu'il se laissa prendre au piège.

Les prétendues demoiselles jouèrent, du reste, parfaitement leur rôle; elles entourèrent Bonardot et lui firent mille amitiés; pendant que Georgina était occupée ailleurs, elles dirent à notre principal personnage qu'elles croyaient savoir que celle-ci avait de grandes vues sur lui, mais qu'avant de lui accorder une entière confiance, elle voulait en obtenir un gage sérieux. Ce gage, lui dit-on, elle le trouverait surtout dans une affiliation à une société dont on allait lui proposer de faire partie, et, s'il acceptait, il pouvait tout espérer, pendant que, s'il refusait, Georgina serait contrariée.

— Voyez-vous, monsieur Bonardot, lui dit le boute-en-train de la fête, nous voudrions vous voir faire partie avec nous de la société du Rosier; mais d'abord, connaissez-vous la Société du Rosier, monsieur Bonardot?

— Non, mademoiselle, fit-il modestement.

— Ah! monsieur Bonardot, si vous saviez ce qu'est cette société! mais vous l'apprendrez bientôt, je l'espère, et un jour vous nous remercerez d'avoir eu l'idée de vous faire recevoir parmi ses membres. Aussi je compte que vous acceptiez notre proposition, vous voulez être des nôtres, n'est-ce pas?

— J'accepte, dit Bonardot, gagné par l'air de franche amitié avec lequel on lui parlait.

— Eh bien! c'est entendu; et comme personnellement j'ai des grades dans la société, je puis, avec le concours des demoiselles ici présentes, procéder à votre réception, quitte à la faire sanctionner plus tard par le grand-maître de l'ordre. Nous allons commencer par un interrogatoire sommaire. Monsieur Bonardot, répondez à ma question : Croyez-vous à la vertu?

— Ah! mademoiselle, la vertu, c'a été le culte de toute ma vie! fit Bonardot levant les mains au ciel pour le prendre à témoin.

— Bien répondu. Apprenez-nous maintenant si vous êtes de cet avis : on est vertueux après l'épreuve, pas avant. Voyons, vous avez été éprouvé et vous êtes sorti victorieux de l'épreuve. Citez-nous un fait où une femme sans moralité a tenté de vous faire dévier du droit chemin?

Bonardot cherchait, mais ne trouvait pas.

— Hé! hé! hé! bétait-il timidement, je ne me souviens pas...

— Il n'est pas possible, monsieur Bonardot, qu'une fois au moins dans votre vie... Allons, ne vous faites pas prier....

— Mademoiselle, un jour j'étais seul avec une femme....

— Ah! vous voyez bien! Je m'en doutais.... Seul avec elle, avez-vous dit?

— Seuls tous les deux... Elle me regardait... elle me regardait....

— Elle devait trouver qu'il avait l'air joliment bête, coula l'un des commis dans l'oreille de son voisin.

— Elle vous regardait... C'est tout?

— Elle me dit comme ça : Parions, monsieur Bonardot, que vous n'avez jamais aimé une femme? — Eh! non, mademoiselle! ai-je fait.

— Il ne faut pas être si simple, il faut en aimer une. — Je n'ose pas. — Il faut oser. — A quoi bon? — Essayez toujours. — Je ne veux pas, je suis tranquille comme ça, je resterai tranquille.

— Tu as répondu ça? ô Bonardot! fit le commis avec le ton de l'admiration.

— Oui, mademoiselle.

— Ah! que c'est bien! ah! que c'est beau! Tu seras rosier, Bonardot, tu ne l'as pas volé! Cré coquin! non, tu ne l'as pas volé!...

Puis, changeant de ton : — Maintenant, avec l'assentiment de M. Bonardot et celui de ces demoiselles, nous allons prendre une légère collation. — Georgina, servez-nous les gâteaux et le vin blanc.

Les commis avaient bien fait les choses; il y avait force gâteaux et des vins blancs capiteux. On bourra Bonardot de friandises et on le fit boire rasades sur rasades. Il eut bientôt la tête montée. Néanmoins, malgré les fumées du vin, il cherchait des yeux Georgina comme il eût fait d'un secours contre un danger inconnu. Celle-ci le comprit sans doute, car elle s'approcha et lui dit d'un ton d'intelligence qui calma ses vagues inquiétudes : — Confiez-vous à ces demoiselles.... c'est pour votre bien... Dans un moment nous causerons....

Cependant les prétendues demoiselles ne lais-

saient pas respirer mon infortuné héros; elles l'embrassaient, l'agaçaient, lui donnaient de petites tapes sur les joues; une d'elles s'assit sur ses genoux; une autre lui prit la main et la porta sur ses seins en s'excusant d'obéir ainsi au cérémonial obligé, en vue de l'éprouver. Bonardot était sur des charbons.

On le plaça au milieu de la chambre.

— Néophyte, reprit le boute-en-train, il faut maintenant subir la dernière épreuve, et puis en rien de temps ce sera fait.... Attention!

En parlant ainsi, il étendait les mains sur la tête de Bonardot qu'il forçait à se courber et s'écria, parodiant la cérémonie du *Malade imaginaire* :

Bonarde, dignus es intrare
In nostro sancto corpore.

Mots qu'il répéta par trois fois.

Puis il posa une couronne de fleurs blanches sur la tête de Bonardot, et lui fit faire le tour de la chambre en l'invitant à saluer chacune des demoiselles, qui à son tour répétait :

Bonarde, dignus es intrare, etc., etc.

Quand la cérémonie fut finie : — Bonardot, dit le burlesque pontife des rosiers, vous voilà lié par des liens indissolubles, ne pensez plus aux femmes.... — Si ce n'est à M^{lle} Georgina... protesta Bonardot.

— Soyez consacré rosier, continua l'officiant, rosier vous êtes né, rosier vous avez vécu, rosier vous mourrez....

— Diable! comme vous y allez! s'écria Bonardot. J'ai été conduit ici par l'espoir d'être un jour le mari de M^{lle} Georgina et....

— Comment! pudique Bonardot, s'écria celle-ci avec une feinte indignation, vous renoncerez pour moi à une vie de continence qui fait de vous l'être le plus curieux de Périgueux! Je ne veux pas de ce sacrifice.... J'en suis indigne!

Il restait des gâteaux; on fit boire encore Bonardot, on le fit manger, et pendant qu'un des commis emplissait de pâtisserie une des poches de son pantalon, un autre vidait sournoisement

le contenu d'une carafe dans l'autre poche, si bien que Bonardot, sentant couler le long de ses jambes un liquide qui les lui rafraîchissait, s'écria en se secouant :

— Que faites-vous? Je suis inondé!

— Posez votre pantalon....

— Devant des demoiselles, jamais!....

Mais on ne l'écouta pas, et en un tour de main on l'eut dépouillé de son inexpressible. Quand il se vit réduit à ses caleçons, Bonardot, honteux de se trouver si simplement vêtu, geignant, se lamentant, se faisait une feuille de vigne de ses deux larges mains.

Tout à coup on entend un grand bruit dans l'escalier.

— Grand Dieu! la police! Nous sommes une société secrète, sauvons-nous!!!...

Et toute la bande se jette de ci, de là dans les escaliers en entraînant Bonardot, qui en un clin d'œil se trouve dans la rue. La fraîcheur de l'air le rappelle au sentiment de la situation. Il se voit la tête nue, les épaules nues, sans pantalon. Il veut revenir sur ses pas; mais au moment où il se tourne vers la porte, il y voit apparaître une figure rébarbative et un bâton qui se lève menaçant. Bonardot, poltron comme un lièvre, perdant tout sang-froid, s'enfuit pour retourner chez lui.

Mais ce n'est plus sa rue, on l'a fait sortir par une porte de derrière; il lui faut faire un grand détour.

Sur son chemin il entend qu'on lui crie :

— Eh! Bonardot, qu'est-ce qu'il y a donc, tu cours les rues en caleçons? Ah! polisson, je t'y prends, cette fois, tu t'écarteras du bon chemin!

C'était son ami, son conseiller qui l'apostropha ainsi; mais Bonardot ne jugea pas le moment favorable pour répondre, et il fit comme s'il n'entendait pas.

Jean de LA LIMOGÉANNE.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C^e.

DIRECTEUR
M. G. DONCHET.

THÉÂTRE-CONCERT

CHEF D'ORCHESTRE.
M. DOUCE.

JARDIN DU GRAND CAFÉ DE PARIS

Adieux de M^{lles} Elfen et Marthe PASCAL et de M^{lle} BLISKA

PREMIÈRE PARTIE.

- 1^o Quadrille..... ORCHESTRE.
- 2^o Bras dessus..... M^{lle} BLISKA.
- 3^o Froufrou..... M. BERNERON.
- 4^o Galop..... ORCHESTRE.
- 5^o Mort pour la Liberté..... M^{lle} GAILLARD.
- 6^o L'Enfant de la Forêt Noire. M^{lle} M. GAZE.

7^o M. VOLAY

*Le P'tit vin d'Chambertin,
Un Verre de Poiré (en bis).*

8^o M^{lle} ELFEN PASCAL,

*L'Archange Noir,
Le Tambour (en bis).*

9^o M^{lle} NANCY,

Dans ses créations.

DEUXIÈME PARTIE.

- 1^o Fantaisie..... ORCHESTRE.
- 2^o La Fête au village..... M^{lle} GAILLARD.
- 3^o Je l'ai quittée..... M^{lle} M. GAZE.
- 4^o Mazurka..... ORCHESTRE.
- 5^o L'Egyptienne..... M^{lle} M. PASCAL

6^o M. VOLAY,

*Mon p'tit Entresol,
Le p'tit vin blanc (en bis).*

7^o M^{lle} ELFEN PASCAL,

Le Naufragés, Carmen (en bis).

8^o M^{lle} NANCY,

Dans ses créations.

KAUKA,

L'Homme-Singe.



CONSOMMATIONS DE CHOIX. — GLACES ET SORBETS.